

Il s'arrêta parce que chez lui la conviction de l'intelligence, probablement d'ailleurs bien incomplète, ne pouvait suffire à lui faire accepter une telle résolution. Il eût fallu qu'il fût chrétien, c'est-à-dire qu'il eût ouvert non-seulement les portes de son intelligence à la lumière, mais celles de son cœur au repentir. Or, il traînait après lui un poids de misères et de passions qui alourdissait son âme et dont il ne sut pas se dégager. Comme tant d'autres, il aurait pu voir le vrai, s'il avait voulu souffrir le bien. Il se hâta d'étouffer le bruit que la vérité faisait dans son entendement, de peur qu'à cette rumeur sa conscience ne s'éveillât.

Du moins les premiers essais de l'apologétique chrétienne n'avaient pas été sans résultat. Le christianisme avait pu se faire entendre même d'un empereur. Cette école obscure, dédaignée, condamnée par avance, jugée indigne d'être écoutée, avait été admise à l'audience impériale, et en était revenue, comme Hadrien aimait qu'on sortit de son audience, le visage plus satisfait. L'empire s'accoutumait à entendre la voix de l'Église. Les chrétiens apprenaient combien pouvaient être utiles ces appels à la raison, à la justice, à la philosophie même, pour peu qu'il y eût sous la pourpre un peu de philosophie ou de justice ou de raison, ou même de bon sens. D'autres apologistes devaient succéder au pied du tribunal des Césars à Quadratus et à Aristide; les requêtes, à la fois dignes et respectueuses, devaient se multiplier sous les Antonins. Après eux, il n'en sera plus question. L'empire, quand il sera retombé entre les mains d'un Élagabal ou d'un Maximin, l'empire rentré dans les voies néroniennes, ne sera plus digne que l'Église sollicite auprès de lui.

### CHAPITRE III

#### HADRIEN EN ÉGYPTE ET EN SYRIE

— 150-155 —

Maintenant il faut montrer le côté misérable de cette âme et de cette intelligence. Hadrien, dans la corruption des mœurs païennes, était des plus corrompus. Les anciens lui reprochent surtout des liaisons adultères. Le christianisme lui reproche et ces désordres et de plus criminels encore. Il était de ces hommes dont parle l'Apôtre, qui « connaissant Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces, mais qui se sont évanouis dans leurs pensées, et dont le cœur insensé s'est rempli de ténèbres... Aussi, Dieu les a-t-il livrés aux désirs de leurs cœurs, à l'impureté, et ils ont déshonoré leurs corps... et Dieu les a livrés à leurs passions d'ignominie<sup>1</sup>. »

Cette flétrissure de la vie amenait deux conséquences

<sup>1</sup> Rom., 1, 23, 26.

après elle : la superstition et la cruauté. L'intelligence s'émoissait avec la conscience ; l'obscurcissement de l'esprit suivait l'aveuglement du cœur<sup>1</sup> ; l'âme corrompue et l'esprit affaibli avaient recours, non-seulement au paganisme et à la superstition, mais à ce que la superstition et le paganisme avaient de plus mystérieux, de plus caché, de plus honteux. Le ténébreux et l'inconnu étaient, pour ces cœurs désespérés, une espérance ; pour ces esprits dégoûtés et rassasiés, une curiosité, un éveil, une émotion. Et, à son tour, la superstition, par les prétendues révélations qu'elle donnait de l'avenir, comme aussi la corruption des mœurs, par les jalousies et les haines qu'elle entraînait, menait au meurtre. Ces âmes énervées s'enorgueillissaient de trouver en elles-mêmes la facile énergie de l'homicide.

Hadrien, même à son début, n'avait pas échappé à ces conséquences de sa vie de débauche. En fait de superstitions on en rapporte de lui une singulière : une source fatidique lui ayant annoncé l'empire, il la fit boucher de peur qu'elle n'en annonçât autant à un autre<sup>2</sup>. En fait de cruauté, il avait déjà persécuté les chrétiens, et nous l'avons vu prêt à glisser, si la puissance de l'opinion ne l'eût retenu, dans la voie d'une politique sanguinaire. A la fin de sa vie, nous l'y verrons tomber ouvertement. Pendant toute sa vie, ceux qui l'approchaient témoignèrent plus d'une fois de la dureté de son âme. On savait ce qu'il était pour sa femme Sabine : cette petite-nièce de Trajan était le lien entre Hadrien et la famille de son prédécesseur, et ce lien, il se fût

<sup>1</sup> Tenebris obscuratum habentes intellectum... per ignorantiam quæ in illis est, propter cæcitatem cordis ipsorum. *Eph.*, IV, 18.

<sup>2</sup> Ammien Marcellin, XXII, p. 215; XXV, p. 294.

gardé de le rompre par le divorce ; mais il lui faisait payer cher au dedans la bienséance obligée qu'il gardait au dehors. Sabine était Auguste, elle figurait avec Hadrien sur les monnaies et sur le seuil des temples ; mais au palais, elle était traitée presque comme une esclave, et elle disait tout haut qu'elle n'avait pas voulu être mère pour ne pas faire le malheur du genre humain, en lui donnant un fils d'Hadrien<sup>1</sup>.

On savait aussi ce que Hadrien avait été pour Apollodore. Ce grand architecte avait eu le malheur, sous le règne de Trajan, de répondre brutalement à Hadrien qui se mêlait de discuter un plan avec lui et l'empereur : « Va peindre tes citrouilles » (Hadrien en ce moment, dans la capricieuse variété de ses goûts, était livré à la peinture de la nature morte). De plus, Apollodore avait eu le tort bien plus grave de faire une critique, et une critique méritée de l'œuvre architecturale d'Hadrien. Dans le temple de Vénus et de Rome les deux déesses étaient assises, et d'une taille colossale. « Une fois debout, avait-il dit, elles ne pourraient sortir du temple. » Apollodore, à l'époque où il parlait ainsi, était déjà exilé ; il fut mis à mort. La mansuétude politique du prince ne put tenir contre le dépit de l'artiste.

Telle était donc l'âme d'Hadrien, et les quelques lumières que les apologies chrétiennes avaient pu y jeter devaient agir en lui comme un étrange remords. Plus que Trajan, il était par l'intelligence capable de saisir le vrai ; plus que Trajan, il était par le cœur enraciné dans le mal. La

<sup>1</sup> Dum servilibus prope injuriis accipitur... quæ palam jactabat quam immane ingenium pertulisset, et elaborasse se ne ex eo ad humani generis perniciem gravidaretur. Aurel. Vict. *Epit.*

conde : personne n'y est désœuvré. Les uns soufflent le verre, les autres fabriquent du papier; tous, quel que soit au surplus ou quelque paraisse être leur état, savent tisser le lin<sup>1</sup>. Les goutteux travaillent, les aveugles travaillent, les manchots eux-mêmes ne sont pas sans rien faire. Tous n'ont qu'un dieu; et ce dieu également vénéré des chrétiens, des Juifs, des gentils, ce dieu n'est pas un dieu. Que ne sait-elle mieux se gouverner cette ville, digne par sa grandeur d'être à la tête de toute l'Égypte! Je lui ai tout accordé; je lui ai rendu ses anciens privilèges; je lui en ai ajouté de nouveaux. Aussi, tant que j'ai été là, m'ont-ils rendu grâces. Une fois parti, ils ont médité tant et plus de mon fils Vêrus, et tu sais, je crois, ce qu'ils ont dit d'Antinoüs<sup>2</sup>. Tout ce que je leur souhaite, c'est de se nourrir de leurs poulets; j'aurais honte de dire comment ils les font éclore. Je t'envoie des coupes bigarrées et de couleur changeante (*allassontes*); elles m'ont été présentées par le prêtre du temple à l'intention spéciale de ma sœur et de toi (Pauline, femme de Servianus). Mets-les, je te prie, sur ta table les jours de fête. Prends garde seulement que notre ami Africanus n'en use trop largement<sup>3</sup>. »

Cette curieuse lettre nous peint Hadrien et l'Égypte. Il raille, il fait le sceptique, il se plaît surtout à méconnaître la gravité de la conscience chrétienne; et cependant de quoi se préoccupe-t-il sinon de religion? Comme elle lui va bien du reste, cette Alexandrie dont il se moque en lui accordant des grâces, de même qu'elle se moque de lui en le courti-

<sup>1</sup> *Linifiones sunt.*

<sup>2</sup> Le texte porte *Antoine* ou *Antonin*; mais la correction semble ici bien justifiée.

<sup>3</sup> *Vopiscus, in vita Saturnini*, 8, d'après Phlégon affranchi d'Hadrien.

sant! Comme ils lui vont bien ces Égyptiens, savants et insensés, sceptiques et superstitieux, serviles et révoltés, violents et pusillanimes, « révolutionnaires jusqu'aux chansons, dit un ancien, versificateurs, faiseurs d'épigrammes, astrologues, aruspices, médecins, Samaritains au besoin, chrétiens au besoin, par esprit d'opposition et de folle liberté<sup>1</sup>! » Comme elle lui va cette nation qui ne croit à rien et qui adore tout, qui verse du sang pour ses dieux et qui fait cependant de sa bourse le premier de ses dieux, où personne n'est franchement, exclusivement ni de sa religion ni de son métier! Comme il lui va ce Musée d'Alexandrie, magnifique habitation construite par les Ptolémées pour les savants leurs pensionnaires, agrandie par Claude pour le nombre toujours croissant des hommes de génie, et dans lequel le prince lettré trouvait un choix de sophistes et de poètes à écouter, à questionner, à embarrasser, à mystifier! Tout cela allait trop bien à l'esprit curieux, à l'âme agitée, à la philosophie vagabonde d'Hadrien.

Aussi l'Égypte et le prince, tout en médissant l'un de l'autre, s'embrassèrent-ils au moins sur leurs monnaies; celles qui sont relatives à ce voyage ne représentent que serremments de mains. Hadrien donne la main au génie de l'Égypte, à la ville d'Alexandrie. Hadrien et Sabine sont en face d'Osiris et d'Isis; le ménage impérial donne la main au ménage divin.

Et de plus, l'Égypte offrait au prince, superstitieux malgré son scepticisme, du surnaturel en abondance. Initié

<sup>1</sup> *Novarum rerum usque ad cantilenas publicas, cupientes versificatores, epigrammatorii, mathematici, aruspices, medici; nam et christiani et Samaritæ et quibus præsentia semper tempora cum enormi libertate displiceant. Vopiscus, in Saturnino.*

d'Éleusis et de tous les mystères helléniques, Hadrien trouvait là des mystères, pères de tous les autres mystères. Magicien, il rencontrait ces incantateurs d'Égypte dont les aïeux avaient lutté contre Moïse; païen dévot, il allait pieusement entendre les accords que rendait au lever du soleil la statue de Memnon, et de mauvais vers écrits sur la jambe gauche du dieu attestent aujourd'hui encore la visite de « la bien-aimée impératrice Sabine <sup>1</sup>. » Chercheur mystique, il avait des trésors de prétendue science à demander à ces sphinx encore debout, à ces pyramides encore intactes, à ces temples au pied desquels commençait à peine à s'entasser le sable du désert. Tout cela était bien fait pour cet homme, philosophe par la tête, superstitieux par le cœur, esprit fort et très-faible esprit. A cette vieille école idolâtrique, un César qui commençait à s'enivrer de son propre pouvoir, devait devenir bientôt et plus malade d'esprit et plus tourmenté de cœur; en définitive plus ignorant; plus rempli de sa divinité, plus vide de sa raison; plus corrompu, plus dur, plus païen, plus César.

Hadrien s'en allait donc naviguant sur le Nil, inquiet, interrogeant toujours sur l'avenir quelque étoile ou quelque dieu. Un beau jour, il lui fut dit qu'il fallait une victime humaine et, ajoute-t-on, une victime volontaire pour sauver sa tête <sup>2</sup>. Il en chercha une et eut

<sup>1</sup> Il y a sur les restes de la statue de Memnon des inscriptions des 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> années d'Hadrien, c'est-à-dire 120-121, 122-123, 124-125, 126-127. Mais les vers nombreux qui attestent les visites répétées d'Hadrien et de Sabine sont de la quinzième année d'Hadrien (130-131). Ces vers sont de Publius Balbinus et de Balbilla (sa fille)? Une inscription, qui semble avoir été tracée par les ordres d'Hadrien, porte simplement : IMPERAT ADRIANOC. Le-tronne, *Recherches* etc., pag. 149.

<sup>2</sup> Voy. Spartien, Aurel. Victor. *de Cæs.*

grand'peine à la trouver. Enfin Antinoüs, jeune pâtre bithynien qu'Hadrien menait avec lui, s'offrit comme victime et termina une vie honteuse par un suicide insensé. Selon quelques-uns, le sacrifice n'aurait pas été volontaire, et Hadrien, qui ailleurs proscrivait les immolations humaines, aurait choisi et fait immoler sa victime. Selon ce que racontait Hadrien dans ses mémoires, l'événement aurait été moins dramatique, et Antinoüs se serait tout simplement laissé tomber dans le fleuve. Quoi qu'il en soit, noyé ou immolé, victime exigée ou acceptée, Hadrien le pleura, dit son historien, comme une femme. Il n'y eut pas d'assez grands honneurs pour apaiser la victime et consoler le meurtrier. Le tombeau d'Antinoüs devint un temple, devint une ville, Antinoopolis (depuis Antinoë), capitale d'une province qu'on appela Antinoïte; et cette ville, bâtie par Hadrien lui-même, eut à une de ses extrémités le tombeau, à l'autre le temple du dieu, son arc de triomphe, des portiques sans fin, des colonnes, des statues, toutes les richesses de l'art grec. La fleur sacrée des Égyptiens, le lotus, couronna les statues d'Antinoüs et fut appelé Antinoïa. La constellation d'Uranie fut certifiée n'être autre chose qu'Antinoüs admis au ciel. Ce valet déshonoré eut ses temples, ses prêtres, ses mystères, ses jeux, ses prophètes, ses nuits sacrées, ses prodiges, ses oracles; quant à ceux-ci, Hadrien les lui rédigeait. Parce qu'Antinoüs était Bithynien, et parce que les Bithyniens passaient pour des colons de Mantinée en Arcadie, cela suffit pour que Mantinée fût honorée, embellie, ornée de temples pour les dieux et de temples pour Antinoüs; pour qu'Antinoüs y fût vingt fois déifié sous le nom de Bacchus; pour qu'il y eût une fête annuelle en l'honneur d'Antinoüs, des jeux tous les cinq ans pour Antinoüs, et qu'on fit grand

honneur à Épaminondas en relevant son tombeau à côté du temple du dieu Antinoüs<sup>1</sup>. Avec une servilité honteuse, les villes grecques se précipitèrent dans le culte de cette nouvelle déité. Elles dressèrent à l'envi des autels à ce dieu noyé dans le Nil; elles mirent sur leurs monnaies le héros ou le dieu Antinoüs, sous les traits de Bacchus, d'Apollon, du Soleil, de Mercure. L'Égypte le fit entrer dans le chœur de ses grands dieux et le plaça sur leur trône<sup>2</sup>. Les poètes le chantèrent, et Pancratès pour l'avoir chanté eut place au musée d'Alexandrie<sup>3</sup>. Ce culte subsista même (chose incroyable!) après la mort d'Hadrien. Au temps de Clément d'Alexandrie, on adorait encore Antinoüs, mort depuis plus d'un demi-siècle; il y avait alors encore des hommes que leur conscience portait à se croire punis et réprimandés par le

<sup>1</sup> Pausanias, viii, 9, 11.

<sup>2</sup> Temple et jeux à Mantinée. Pausan., viii, 9. Voy. de plus : Tatian. *adv. gentes*, 10, 26. Spartian, *in Hadr.* 14. Athénagore, *in Legat.* 50. Prudence, *contra Symmach.* 1, 271. — Une foule de médailles avec les qualifications de

ΗΡΩΣ ΑΓΑΘΟΣ, ΘΕΟΣ ΣΥΝΘΡΟΝΟΣ ΤΩΝ ΕΝ ΑΙΓΥΠΤΩ ΘΕΩΝ,  
ΝΕΩ ΙΑΧΧΩ, ΠΑΝΙ.

Ces médailles appartiennent aux villes grecques ou gréco-orientales, et celles qui sont datées se réfèrent aux années 17, 18, 19, 20, 21 d'Hadrien. On ne trouve en langue latine d'autres traces du culte d'Antinoüs qu'une inscription à sa louange (peut-être de son vivant) à Tivoli (Muratori, p. 24); une longue inscription portant règlement d'une confrérie (*collegium*) en l'honneur de Diane et d'Antinoüs (Henzen, 6086). Dans l'inscription hiéroglyphique de l'obélisque placé aujourd'hui au Monte Pincio, Antinoüs figure avec Hadrien et Sabine; cet obélisque vient de la villa d'Hadrien à Tivoli. Les statues ou bustes d'Antinoüs (quelques-uns déifiés) ont pour la plupart la même origine. Une statue couronnée de lierre a été trouvée sur le mont Célius, une autre à Palestrine. L'inscription ci-dessus, ΣΥΝΘΡΟΝΩ, etc., a été, il est vrai, trouvée à Rome; mais elle est grecque de langage; elle appartenait au temple d'Isis, et elle est dédiée par *M. Ulpius Apollonius prophète* (ou prêtre d'Isis); ce nom indique un Grec admis au droit de cité par Trajan. Voy. Gruter, 86.

<sup>3</sup> Athénée, *Deipnosoph.*, xv. Ménodémès de Crète fut aussi un des poètes d'Antinoüs.

dieu Antinoüs<sup>1</sup>. Les ruines d'Antinoé sont restées comme le type le plus complet de l'architecture gréco-impériale et en particulier de l'architecture d'Hadrien; et (on le sait assez) l'image de cet être immonde, plus souvent répétée que nulle autre, est demeurée un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique.

Rome cependant et la partie occidentale de l'empire semblent être demeurées à peu près pures de cette honteuse adoration. Il y avait encore là un reste de dignité personnelle ou patriotique, et Hadrien n'osa sans doute rien demander en faveur de son favori et de sa victime. Il rencontra même là quelques railleries; on compara malignement cette apothéose d'un esclave aux médiocres honneurs qu'il avait rendus à Pauline, sa sœur, morte récemment. Les Grecs, eux aussi, ne s'étaient pas fait faute de railler tout bas, mais en flattant tout haut. A la race grecque il avait été donné d'ouvrir et il devait être donné de clore les annales de la corruption antique.

Cette honteuse apothéose fut une époque fatale dans la vie d'Hadrien. Elle marqua le dernier degré de sa dépravation morale, le premier pas de son intelligence vers le déclin. Cette souillure amena bientôt une autre souillure.

Il faut que les Juifs et leurs douleurs reviennent périodiquement dans notre récit. Dans un livre à part, j'ai raconté leur révolte sous Néron et leur défaite par Titus. En faisant l'histoire du règne de Trajan, j'ai dit leur seconde insurrection dans les pays de Chypre, d'Égypte et de Cyrène<sup>2</sup>. Le temps d'une troisième lutte approchait; car

<sup>1</sup> Clem. Alex. *Protrept.* 4. Athénagore, *Legat.* 50. Tertull. *Apol.* 15. Orig. *C. Cels.* III, 56, 57; V, 65.

<sup>2</sup> Voyez ci-dessus, t. I, p. 563 et s.